

Le 8 mai 1995,

sera le 50 ème anniversaire de la signature de l'armistice de 1945.

Il a paru important d'écrire les souvenirs de ceux qui ont vécu les événements qui se sont déroulés à Brouqueyran au cours de cette période marquante de l'histoire de notre pays.

I. La déclaration de la guerre.

... "Début septembre 1939, Hitler attaque la Pologne, c'est la guerre.
Ce samedi là, il faisait beau, la batteuse dépiquait les blés à Brouqueyran.
Vers 13 heures, environ, les cloches se sont mises à sonner le tocsin.
J'étais marié depuis trois mois.
Le deuxième jour, donc le dimanche, je suis parti à Bordeaux où j'ai été affecté au 7ème RIC
dans une pagaille indescriptible." (René Labrousse)

Les hommes en situation d'être incorporés ou rappelés - certains avaient terminé depuis peu leurs deux ans de service militaire (André Labrèze en mars 1939) - se sont rendus sur leur lieu d'incorporation, pour être envoyés très rapidement dans le Pas-de-Calais - Henri Bibens, dans l'est - René Ferrand, André Labrèze, à la frontière belge - René Labrousse et René Lacampagne - pour arrêter l'avance allemande.

Ces hommes ont été soit,

- faits prisonniers (René Labrousse le 9 juin 1940, André Labrèze le 22 juin 1940, Roger Lacampagne)
- tués au combat (René Lacampagne le 6 juin 1940, Robert Garbay le 18 avril 1940)
- embarqués en catastrophe à Dunkerque vers l'Angleterre pour être rapatriés (Henri Bibens, René Ferrand, Henri de Sigalas)

Après des parcours parfois compliqués et des tentatives d'évasion, certains se sont retrouvés en Allemagne (René Labrousse, Roger Lacampagne, André Labrèze), d'autres sont rentrés pour être démobilisés un an après la déclaration de guerre - René Ferrand, Henri Bibens) ou requis civil (Fernand Simiol).

Parmi ceux qu'on ne pouvait pas envoyer au front - trop âgés ou soutien de famille nombreuse - certains ont été affectés à l'acheminement jusqu'à Bordeaux, des chevaux réquisitionnés que les propriétaires amenaient à Auros - (Alexandre Mothes, Albert Brouch).

II. La vie quotidienne pendant la guerre

1. Les travaux

Dès le lendemain de la mobilisation, on a continué de dépiquer avec les femmes et les enfants, "on a ramassé la paille avec des ficelles" (Albertine Brouch)
La vie quotidienne a repris son cours tant bien que mal.

Pour compenser le départ des hommes jeunes et forts, on engageait des domestiques (Labrèze) ou des journaliers (Garbay). Une grande partie des travaux, même les plus pénibles comme les labours, les sulfatages avec la pompe à dos, étaient effectués par les femmes. Celles-ci menaient des attelages de vaches ou de boeufs (la jument servait surtout pour aller au marché à Langon - Mme Couzinet).

Lorsque, chez Brouch, on a vendu le cheval, les enfants ont pleuré bien qu'on leur ait expliqué qu'il s'était échappé.

Les gros travaux agricoles donnaient l'occasion de réunir les voisins et amis. Certains se souviennent encore de ce climat d'entraide et de solidarité de cette époque notamment vis-à-vis des familles de soldats prisonniers.

2. L'alimentation "système D"

La première année, les agriculteurs se sont laissés surprendre par les réquisitions de blé, de volaille, de bétail... de la récolte de 1940.

Ils n'avaient plus rien.

La dureté de l'hiver 1940 a été accrue par le froid.

Les difficultés d'approvisionnement sont très vite apparues, la plupart des habitants ont commencé à organiser leur survie en attendant des jours meilleurs.

Les métayers ont diminué la part destinée au patron.

Le blé de la récolte de 1940 ayant été totalement réquisitionné, celui de la récolte de 1941 était attendu avec impatience. (Fauché vert en se méfiant des contrôles et égrainé quelquefois, sur place, de manière artisanale, à travers les rayons d'une roue tournée à l'envers)

Le grand-père Labrèze a acheté une vache au début de la guerre, ce qui a permis de manger de la bouillie au repas du soir (pour les petits-enfants).

Une partie des récoltes fut soustraite à la réquisition effectuée par des fonctionnaires que personne ne connaissait... (le blé dans les barriques cachées dans le bois - Mr Castandet - ou sous le foin - Mr Mothes - les pommes de terre dans les barriques de fer)

Le blé soustrait à la réquisition était apporté de nuit au moulin de Brouqueyran, qui avait le droit de moudre seulement les céréales secondaires : maïs, avoine, orge et seigle pour obtenir de la farine ou des issues pour les animaux.

Le meunier Triscos officiait protégé par quelques guetteurs.

La mouture obtenue repartait immédiatement remportée par ceux qui avaient apporté le blé, après que le meunier ait prélevé sa part (ses cochons n'ont pas connu la disette).

Pour tamiser la farine, on installait dans le grenier, éclairé par des lampes à acétylène ou des bougies.

3. Les trafics

Un certain nombre d'animaux a été également soustrait à la réquisition.

On a beaucoup pratiqué l'abattage clandestin de veaux, de cochons et de vaches.

(Dans le séchoir de Michel Latrille, à Gajolle, chez les Belloc à St Germain d'Auros, à "Guichauret" à Poussignac et au Matelot, et d'une façon plus importante à Laborde à la Mongie.) Une grande partie de la viande était destinée à la vente (même les gendarmes en achetaient).

Mais il a aussi donné lieu à des trafics bien organisés.

Des groupes de six à huit bêtes étaient convoyés tous les lundis par des équipes de deux personnes.

Elles venaient de Nérac, passaient Casteljaloux puis Grignols. On les regroupait au "Magistère" à Brouqueyran, le fermier de l'époque s'appelait Bourcier.

Elles repartaient ensuite vers "La Mongie", puis vers Cazats où elles passaient clandestinement la ligne de démarcation pour aller à Mazères.

Elles étaient destinées au boucher de Roaillan et à d'autres.

Mr Castandet se souvient d'une paire de boeufs traversée par le "Cujoun" (Mr Bibens) et tuée à Mazères pour le mariage de Mr Bourcier.

D'autres bêtes étaient acheminées pour fournir les bouchers de Bazas (Benquet et Guicheney).

D'autres encore, regroupées depuis Lerm et Musset, Birac, Gajac et Gans partaient de nuit vers La Réole.

Cette période a favorisé la vocation (provisoire ou définitive) de certains à devenir boucher.

A partir d'une certaine période (1944?), les F.F.I sont devenus plus stricts que les Allemands face aux trafics clandestins.

Mr Gibault, instituteur à Lados, menaçait pour qu'on fournisse du bétail au maquis dont il était l'un des responsables.

4. Le commerce

Parmi les denrées que l'on ne produisait pas : huile, savon, café, viande de boucherie, il fallait des tickets attribués par la mairie.

Chaque personne, selon son sexe, son âge et sa profession n'avait droit qu'à une certaine quantité de chaque aliment : sucre, lait, pain, farine... etc

Tout était rationné, même les vêtements, le savon, les chaussures, le tabac...

Cette quantité, bien sûr inférieure aux besoins, était délivrée contre des tickets de rationnement. Alors pour pallier à ces insuffisances, les gens se sont "débrouillés".

Il fallait aussi "faire la queue" chez les commerçants à Auros :

- chez Chibrac, le boucher, où la porte a cédé un jour sous la poussée des clients
- chez Gourgues Barrère pour les vêtements.

- chez Dumeau pour l'épicerie (on pouvait aussi s'approvisionner chez Mercier Capdegelle à Brouqueyran).

En apportant au boulanger un peu de farine en supplément, on obtenait un peu plus de pain.

Une barrique de vin coûtait 80 à 100 F.

Certains avaient acheté des petits moulins à mains qui donnaient une mouture grossière dont il fallait bien se satisfaire.

Une partie non officielle de la farine et de la semoule venait du moulin de Bieujac, les seuls habilités avec celui de Castets à moudre du blé.

Mr Dufourg, gérant du moulin de Bieujac, effectuait des livraisons de nuit - vers 3 heures du matin (Mme Bordes).

Le pain de famille : on cuisait le pain, chez Saphore, à "Carpet" (environ 100 kg par semaine), chez Cardonne à Lados, chez Duluc (Pinoche) à Cazats ainsi qu'à "Capdet"... La farine mélangée à des oeufs et du sel servait à confectionner des galettes qu'on faisait cuire sur le grill.

Le pain officiel (de son) était livré une fois par semaine par les boulangers. Mr Lestage, Mme Lestage tenaient la boulangerie à Auros. Mr Garrelis qui venait de Bieujac avec son cheval et sa voiture livrer ses clients. Il y avait un dépôt de pain chez certains (Saphore). Marc Saphore avait obtenu de quitter l'école à 11 heures pour aller chercher du pain à Bieujac, chez Garrelis, avec son vélo à pneus pleins.

Pour obtenir de l'huile, certains ont cultivé du soja et des arachides. Les topinambours et les rutabagas étaient destinés à augmenter (mais non améliorer) l'ordinaire quand le pain manquait.

Les cochons étaient lâchés dans les bois pour qu'ils se nourrissent de glands et de châtaignes, à la saison, et ramassent eux-mêmes une partie de leur nourriture.

On cultivait du tabac. "On avait droit à trois paquets par mois. Ceux qui en manquaient, en faisaient bouillir quelques feuilles, les roulaient, les hachaient finement avec un couteau ou un rasoir (Fernand Simiol). Les familles qui plantaient du tabac avaient droit à un supplément proportionnel à l'importance de leur plantation.

Pour suppléer au manque de sucre, certains ont fait du raisiné (arésimat ou résimat en patois).

Les grappes de vieux plants (Noha, Othello ou herbemont) mûries très tard et très sucrées étaient mises à bouillir. On laissait réduire de moitié. Le jus était tamisé, puis on y ajoutait des pommes ou des poires et quelques fois de la citrouille, ce qui donnait après cuisson une sorte de confiture.

Le savon était confectionné à partir de soude caustique obtenue au marché noir chez le pharmacien. Il fallait également du suif de boeuf.

On faisait fondre le suif. Quand celui-ci était liquide, on ajoutait la soude caustique ainsi que du talc pour que le savon soit plus fin. On remuait loin du feu et en se protégeant des vapeurs, puis on laissait le mélange se solidifier dans des bassines en émail ou en bois.

Afin d'obtenir du sulfate de cuivre pour traiter la vigne, il fallait donner des objets en cuivre à la réquisition (Mme Bordes).

Un jour après le dépiquage, Mr de Carmentran est venu conseiller à Mr Bordes de prélever et de cacher une partie de la paille, du "pailley", avant qu'elle ne soit emportée par la réquisition.

La chasse était interdite. Les fusils ont été réquisitionnés. Certains les ont cachés (sous le toit, dans des bacs étanches remplis d'huile, dans les bois). D'autres les ont remplacés par des vieux. Ceux qui les ont apportés au dépôt d'Auros, ont récupéré certaines pièces, ou bien les unes après les autres, après la guerre, mais rarement un fusil complet.

Mme de Sigalas a renoncé à approvisionner Baurech depuis Brouqueyran à cause de la fouille systématique en gare de Langon.

5. L'habillement

Pour obtenir des habits du commerce, en plus des tickets d'habillement et de l'argent, la volaille et les oeufs ont souvent été nécessaires pour faciliter les achats de vêtements.

"Quand on a fait la communion, mon frère et moi, ma mère voulait qu'on ait les mêmes costumes, mais il a fallu donner de la volaille pour les avoir" (Mme Mothes).
(Contre un poulet, on pouvait aussi se procurer du savon, de l'huile, des pâtes...)

Donc les vêtements et chaussures étaient assez souvent fabriqués à partir de produits de récupération :

- les feutres taillés dans de vieilles capotes de la guerre de 1914,
- les chaussures à dessus de cuir dont les semelles étaient constituées de plaquettes de bois reliées entre elles par des bouts de liège.

Il était courant de transformer des morceaux de tissu en robes, costumes et vêtements usuels.

Les rideaux de lit devenaient des robes, des tabliers, les draps, des chemises pour les garçons, des robes pour les filles, des tabliers.

Mme Deymier était couturière : elle cousait les vêtements ou bien elle taillait et on cousait à la maison les tabliers pour aller à l'école (Albertine Brouch).

On teignait de vieilles chemises de toile en bleu marine pour en faire des pantalons. On taillait des pantalons dans des toiles de chanvre teintées.
La lingerie était tricotée.

Mme Labrousche, alors couturière à Auros où elle vivait avec sa grand-mère, se souvient des manteaux taillés dans des capotes de soldats.

A Pillé, chez Labrèze, les pantalons de Lionel, aviateur réfugié originaire de Lille, ont servi à fabriquer des jupes aux petites filles.

Le rouet et la quenouille ont été remis en service pour filer la laine des moutons.

III. Les Personnes déplacées

1. Les réfugiés

Brouqueyran se trouvant en "zone libre" (jusqu'en novembre 42) a vu arriver un certain nombre de réfugiés "abattus", comme assommés par les circonstances" (Huguette Picard).

Les plus célèbres ont été des aviateurs venus du Nord.

L'Etat-Major fut hébergé au château, un groupe d'hommes à Coimères, une autre partie dans le séchoir ou peut-être dans la salle du cercle (actuellement la maison d'Yves Lacave) à Brouqueyran. Une cabane avait été construite (démolie lors de la rénovation de l'école) à ce moment-là pour installer "les cuisiniers" pour nourrir ces hommes.

Ceux-ci, la journée, allaient aider à travailler dans les fermes des soldats prisonniers ou tués. Ils y étaient nourris à midi.

Ils n'étaient pas toujours très habiles dans le maniement des outils agricoles mais faisaient preuve de bonne volonté.

Ils étaient très prévenants à l'égard du grand-père Ferrand.

L'un d'eux, Lionnel, très gentil a donné un de ses pantalons pour faire des jupes aux enfants chez Labrèze (Josette Belis).

L'institutrice du moment, Mademoiselle Jouglens, envoyait ses élèves ramasser les doryphores pendant qu'elle passait un moment (de détente) en leur compagnie.

Mais "les aviateurs avaient de l'armement dissimulé et on craignait les ennemis" (Huguette Picard).

Lors de leur départ vers l'Afrique (début Septembre 1940) une fête a été organisée.

Dans la garenne du Château, une messe a été célébrée en plein air. A cette occasion, l'harmonium de l'église tenu par Madame de Sigalas, avait été déplacé.

Avec Monsieur Saphore, Madame de Sigalas allait à la gare chercher des réfugiés (Monsieur Jules Saphore était le Maire de la commune). Certains d'entre-eux étaient hébergés dans le séchoir près du cercle, d'autres étaient logés dans des maisons abandonnées (à Plantade).

Des gitans sont restés 2 à 3 mois dans l'actuelle maison Mothes.

Laissons maintenant la parole à Monsieur Gérard de Lambert.

Il habitait avec ses parents à Gaussens, à Baurech et "le Dimanche 23 Juin 1940 au soir, comme j'attendais impatiemment que l'on me fête pour la Saint-Jean qui était mon Saint Patron, Maman m'appela après dîner, alors que nous allions nous coucher :

- "Cette année on ne te souhaitera pas ta fête et, comme les Allemands arrivent, nous partons cette nuit pour le Mirail."

La nuit était noire. Nous partîmes, ma soeur et moi, dans la voiture du Capitaine Simon, tandis que Maman emmenait les "deux petits" Jacques, 4 ans et Emmanuel, 2 ans, dans une autre voiture. Nous arrivâmes au Mirail vers minuit pour être accueillis dans la chaude lumière du billard par un gros poste de T.S.F. militaire autour duquel avaient pris place Grand-Mère, ma Tante de saint-Paul et ses deux filles aînées, du même âge que nous, qui nous attendaient. Il y avait aussi, dans la pénombre, un groupe d'officiers d'aviation. Tout ce beau monde, tendu, silencieux écoutait la lecture des clauses de l'Armistice qui devait entrer en vigueur le surlendemain.

Il y eut ensuite la lecture d'un communiqué militaire et une "Marseillaise" au cours de laquelle, hommes et femmes, tout le monde pleura. Je crois, sans trop bien comprendre, mais pour me mettre à l'unisson que je pleurai moi aussi.

Le lendemain, jour de fête, que ma Grand-Mère honora comme d'habitude - mais il n'y eût pas de feu de Saint-Jean - nous découvrîmes... le cirque.

Le corps principal du Mirail hébergeait les sept ou huit Officiers de l'Etat-Major d'aviation du Général de MONCABRIER. Chacun avait sa chambre, nous les nôtres. On les retrouvait à dîner ainsi qu'un jeune Sous-Officier secrétaire... depuis l'époque du Roi Louis XV. C'était l'oncle d'Hautefeuille qui renoua ainsi des liens oubliés depuis cent ans.

Il y avait dans l'aile Nord - dans les locaux habités actuellement par Jeannine Deloubes - les religieuses d'un couvent des carmélites de Malines, en Belgique. Elles étaient tout près de la Chapelle et on les voyait peu, mais elles gardèrent un souvenir suffisamment marqué de ce jour, pour que, pendant plus de quarante ans, elles aient envoyé, chaque année des vœux et des assurances de prières.

Il faut bien reconnaître qu'il y avait de quoi laisser des souvenirs assez forts à ces saintes femmes, car dans l'autre aile, au-dessus des chais, on avait aménagé les greniers en dortoirs pour installer d'autre "Dames", de petite vertu celles-là, qui tenaient leur commerce dans une "Maison Close" très célèbre de Louvain. Elles aussi, au moins les enfants, les voyaient peu.

Au milieu de la cour, faisant la navette entre les deux communautés de femmes, causant avec tout le monde, parlant, riant, fumant le cigare, il y avait le Père Valère, le Chapelain du Carmel. Je l'ai encore dans l'oeil et dans l'oreille et peut être parce qu'il avait l'apparence d'un moine rabelaisien de l'abbaye de Thélème, je suis porté à croire, et je ne fus pas le seul, qu'il profita de ce moment que l'on n'ose qualifier de "grâce", pour passer de la Direction de Conscience des Religieuses cloîtrées à l'évangélisation des Filles publiques. Je ne suis pas sûr non plus que sa faconde ait réussi à empêcher les jeunes aviateurs qui abritaient le centre de ces deux communautés si profondément disparates, de loucher vers l'aile Sud... Mais cela provient de mon mauvais esprit, car Grand-Mère qui m'expliqua plus tard, les causes et les conséquences possibles des anomalies dont je ne me rappelle que des signes extérieurs - anomalies que mon âge ne me permettait pas de comprendre - était prête à mettre de l'ordre dans ce b...azard. Il faut ajouter que la tristesse du moment l'y aida beaucoup.

En fait, sous un soleil magnifique, mais pas chaud, j'ai le souvenir d'un mouvement perpétuel, d'allées et venues constantes, de passage de gens inconnus, de salamalescs d'Officiers bien élevés qui baisaient la main de ma Grand-mère avant d'aller dîner car, là aussi on tenait table ouverte et mon Père constata, par la suite, que la belle cave constituée par son beau-père avait, elle aussi, vaillamment participé à la Défense Nationale. Il y avait des hommes qui pleuraient, des femmes qui s'injuriaient, des enfants qui criaient... Au milieu de tout cela, imperturbable, Grand-Mère, appuyée par ma Tante de Saint-Paul, régissait la maison et nous donnait deux fois par jour des nouvelles de maman, tout de suite repartie pour Gaussens.

Cela dura comme cela jusqu'au 28 Juin.

L'Armistice était entré en vigueur le 25. L'on sut alors que le Mirail serait en zone libre - cela dura jusqu'en Novembre 1942 - et Gaussens en zone occupée."

2. Les clandestins

Plusieurs témoins de l'époque parlent de réfugiés cachés au cercle de Brouqueyran et à Plantade (maison détruite chez Saphore).

Chez Saphore, dans le camion, on pouvait cacher deux personnes et quatre ou cinq couchaient à la palombière.

Madame Bordes, habitant Tanic à Berthez se souvient d'avoir caché dans le chai, des gendarmes qui avaient pris le maquis.

D'après renseignements, on peut penser que des juifs ont été cachés, en transit, pour l'Espagne. Madame de Sigalas avait contribué à aider des personnes à gagner l'Espagne. Quand cela lui était demandé mais pas de façon régulière.

Et puis, il y a eu tous les jeunes gens appelés à partir travailler en Allemagne (les STO : services de travail obligatoire) et qui ont refusé de partir. Ceux-là ont dû se cacher dans les fermes très reculées, ou dans des cabanes dans les bois (Gilbert Couthures, Claude Duffourg chez Labrèze d'abord, ensuite à Labescau).

3. Les maquisards

Les maquisards n'ont pas laissé de souvenirs très précis, à Brouqueyran, c'est sans doute dû à la nécessité de la discrétion.

"Le maquis stationné à Bijoux provoquait des heurts dans la zone" (Mr Lacampagne).

"Les FFI étaient plus craints que les Allemands vis-à-vis des trafics de bestiaux et des commerces illicites.

IV. Les moyens de locomotion

Quelques familles possédaient un véhicule automobile :

- une citroën Trèfle chez Saphore
- une celta quatre Renault
- une 201 Peugeot chez Mercier Capdegelle
- un cabriolet citroën de 11 chevaux que Mr de Sigalas avait acheté pour aller rapidement à Bordeaux avant la guerre, puis une 602 Peugeot conduite par Mr Labonne, le chauffeur.

Quand il n'y a plus eu de carburant à la disposition des particuliers, la plupart des voitures ont été mises sur cales.

Les médecins étaient prioritaires pour le ravitaillement en essence.

Mr de Lambert "a fait le dernier plein d'essence de la Peugeot au garage Renault route de Bazas, le 28 juin 1940, en repartant pour Gaussons à Baurech. Le suivant devait se faire en 1946" (Gérard de Lambert).

Certains ont bricolé leurs véhicules pour qu'ils puissent fonctionner au gaz (les fameux gazogènes).

Les vélos de l'époque avaient des pneus pleins confectionnés à partir de vieux pneus de voitures maintenus sur la jante avec du fil de fer.

Mr Capdegelle avait trouvé une astuce dont il faisait profiter quelques privilégiés. Il entourait les pneus normaux, maintenant les chambres à air gonflées à l'air, avec des chambres à air de voiture sur lesquelles il collait, sur la bande de roulement, une autre bande de 1,5 cm de largeur. C'était presque du luxe !

Certains attelaient une carriole à leur bicyclette.

Et puis, il y avait les véhicules tirés par un cheval.

Mr Simiol a conduit Mme de Sigalas au Rivet avec la calèche.

"On réservait la jument pour aller au marché à Langon" Mme Couzinet.

Le boulanger Garrelis passait avec une voiture tirée par un cheval, ainsi que l'épicier Mr Dumeau.

Marc Saphore et Hubert Lacampagne se souviennent du cheval entier du menier Triscos. Il était difficile à maîtriser et il avait le coup de dent facile (pour se venger des farceurs ?)

La jument Pomponne du château était très nerveuse (caractérielle) et tombait sur les genoux. Ulysse de Cadichot et Robichon (Roger Lacampagne) en étaient les cochers lorsqu'on l'attela à la vieille carriole.

Pour entrer dans la "zone occupée" après la ligne de démarcation, pour aller à Langon, il fallait avoir un "laissez-passer" que délivrait la Kommandantur.

Pour l'obtenir, il fallait en faire la demande et en exposer les motifs. Il fallait également accepter d'être fouillé, plus ou moins méticuleusement, selon l'humeur des gardes. Cette contrainte humiliante a découragé beaucoup de personnes à en demander un ou à s'en servir.

Mr de Lambert en a obtenu un, à partir de 1943, la mère de Josette Belis, Fernande Roumazeilles aussi.

Elle pouvait ainsi aller à Langon, acheter des provisions notamment de la viande de boucherie plus abondante qu'en "zone libre".

Celui que possédait Mme Bordes lui a servi à ravitailler la famille Levy habitant à Tonic à Berthez.

V. Les moyens de communication

Peu de familles possédaient le téléphone. Il y avait un récepteur au château et un autre chez Mercier Capdegelle.

Ceux-ci possédaient également un poste de radio à galène. Ce poste n'avait pas de haut-parleur. Pour entendre, il fallait placer des écouteurs sur les oreilles. Il permettait de se maintenir au courant de la situation mondiale.

Surtout, on s'écrivait.

Au début de la guerre, après la défaite et l'Armistice de juin 1940, on pouvait consulter les listes affichées à Auros ou à Bazas, pour savoir où se trouvaient les soldats prisonniers. Ceux-ci ont donné de leurs nouvelles dès qu'ils ont été affectés dans les fermes ou en usine en Allemagne.

Leur courrier passait à la censure systématique. Certains passages de leurs lettres étaient noircis.

André Labrèze, échafaudant une évasion et pour contourner la censure, demandait des nouvelles de "Bourrey m'en bène" et "Mé féré une boussole". Il a répondu au censeur que c'était les noms de ses voisins.

On envoyait des petits objets et des messages dans des boîtes de conserves serties.

Certaines familles n'avaient aucun problème pour envoyer des colis à leur prisonnier. D'autres devaient attendre que les leurs, leur envoient par courrier une étiquette pour leur expédier quelques vivres.

Pour obtenir des nouvelles des blessés ou des prisonniers, on pouvait contacter Mr de Pontac, responsable de la Croix Rouge.

La rencontre avait lieu près de la gare de Bazas et l'on s'y rendait en passant par la "Graouillère" à Cazats.

Mme de Lambert, n'ayant pas de laissez-passer s'est rendue aux obsèques de sa grand-mère, Mme de Lacaze à Casteljaloux, en passant la ligne de démarcation (elle habitait Gaussens à Baurech) à Bazas avec l'aide de Mme Alis (pâtissière), près du cimetière, grâce à la bienveillance d'un garde allemand dont le fils venait d'être tué.

VI. Les Allemands, l'Occupation

Le poste allemand sur la route de Bazas-Langon se situait au "Peyrous" à hauteur de l'embranchement vers Coimères. Le poste français, correspondant, se trouvait à la "croix", à l'entrée (ou la sortie) actuelle du bourg de Coimères.

A Bazas, les Allemands étaient installés dans les anciennes écoles. Le poste français se situait à l'emplacement actuel du banc près du nouveau rond-point de l'ancienne beurrerie.

Apparemment, il y avait toujours une certaine distance plus ou moins importante, entre les postes allemands et français.

La présence des Allemands inspirait la crainte et l'inquiétude.

Après novembre 1942, les Allemands passent en "zone libre" et occupent le reste de la France.

Ils ont un PC au château et à l'école d'Auros. C'est de là qu'ils partaient pour effectuer des patrouilles journalières. Elles avaient lieu à heure fixe. Certaines passaient sur la route du moulin. Il valait mieux qu'il n'y ait pas d'obstacle sur la route et les poules qui s'étaient aventurées jusqu'au bord de la route étaient vite escamotées.

Les Allemands effectuaient des exercices de tir, à Plantade (chez Saphore) en direction de Tonic, ainsi qu'à Gajolle chez Belloc à Saint Germain d'Auros où ils avaient creusé des tranchées.

Certains de ces exercices avaient lieu au Magistère et tout à côté de Bourdon. D'ailleurs des balles ont été retrouvées, fichées dans les troncs d'arbres abattus, au moment de l'aménagement du lac à Brouqueyran. Elles avaient échappé au regard d'Olivier Labonne, fils du chauffeur au château, qui, lorsque les Allemands étaient repartis, allait ramasser les balles. Il se souvient également que son père allait reconforter la sentinelle postée en bas du château, en lui apportant du café au lait et un morceau de pain.

"Ils venaient chercher une petite table pour écrire" (Arlette Dupuy).

"On n'allait pas à l'école, les jours d'exercices de tir qui avait lieu une fois ou deux par semaine, et on gardait les vaches dans les étables" (Michel Mothes).

etc Les Alsaciens, des jeunes de 18 ans, surnommés les "malgré nous" parce qu'ils avaient enrolés de force dans l'armée allemande, étaient menés durement. Ils venaient en manoeuvre, au pas, en chantant.

"Il y en a eu jusqu'à une cinquantaine" (Arlette Dupuy). On pense qu'ils étaient envoyés ensuite, sur le front russe.

Un jour, après avoir fouillé chez Lacampagne dont on imagine le tracés, les Allemands ont réquisitionné des barriques.

Ils les ont amenés jusqu'à la Gourgue du Beuve où ils s'en sont servis pour voguer à califourchon dessus.

Mr Bordes, ayant trouvé le spectacle fort divertissant fut pris à partie verbalement par ces "navigateurs improvisés" et jugea plus prudent de déguerpir sans attendre la fin du spectacle...

En règle générale, on se sentait mal à l'aise vis-à-vis des Allemands. On les trouvait désagréables, se comportant comme en pays conquis, source de gêne pour la population.

Pourtant, malgré tout, ils s'intéressaient parfois à la vie locale et au matériel agricole, notamment le "travail" qui servait à ferrer les bestiaux de Mr Bibens.

"Il était défendu aux enfants d'essayer de les comprendre et de leur parler" (Michel Mothes).

VII. L'aviation

Les passages d'avions, signes d'accélération de la situation militaire, étaient occasionnels mais pouvaient être dangereux pour la population.

"Le jour du débarquement, on a vu passer des escadrilles d'avions " Arlette Dupuy.

Un avion de chasse est tombé à Coimères à " Péréou ". Peut-être reste-t-il encore quelques débris de carcasse. René Ferrand avait construit une girouette en forme d'avion avec un morceau d'aile ou de fuselage.

" Une forteresse volante a été abattue chez Séret à " Mussec " à Auros " (Michel Mothes).

Une autre a perdu des bombes chez Delech à Aubiac.

Un morceau d'une autre, vraisemblablement une porte, est tombée à "Castéra" à Lados.

D'où venaient ces avions qui venaient bombarder le verdon; de l'Angleterre pour rentrer sur l'Espagne ou l'Afrique ou vice versa ?

VIII. Les distractions

Ceux qui ont vécu cette époque étaient jeunes pendant ces années là. Ils se souviennent avec nostalgie les distractions simples mais qui montrent le besoin ou l'envie que l'on ressentait de ne pas vivre replié sur soi-même.

Début Septembre 1940, une petite fête a été organisée avant le départ des aviateurs réfugiés.

Des concerts étaient donnés. Madame Garbey assistait quelquefois à ceux de Coimères.

Madame de Sigalas, en a-t-elle organisé au Château dans l'orangerie, pendant la guerre ? Cela semble peu probable puisqu'elle est partie en Ariège fin 1942.

Une institutrice, Madame Dublin, en organisait avec ses élèves dans le séchoir du cercle, mais elle était là, avant la guerre.

Monsieur Deymier, le père de Mme Labrousse, jouait du violon. "On se réunissait le dimanche pour préparer les colis pour les prisonniers" chez Madame de Sigalas (Madame de Lambert).

"On pouvait se retrouver au cercle qui a continué de fonctionner, tenu par Monsieur Duchamps puis Monsieur Despujols" (Fernand Simiol).

A l'occasion du mariage de Madame et Monsieur Couzinet, le 26 Août 1944, Madame de Sigalas, en personne, a lu un compliment ; la décoration avait été faite d'arceaux de roses.

A Auros, le cinéma était fréquenté même par les Allemands. L'un d'entre eux, un jour après boire, a tiré des coups de feu et a fait fuir tous les spectateurs.

Et puis, il se tenait, malgré tout, des bals clandestins. Ils étaient normalement interdits parce qu'on n'aurait pas dû avoir l'esprit à s'amuser au cours de ces années sombres.

Ils fonctionnèrent régulièrement à plusieurs endroits de la contrée.

A Machelarique, (chez Potet) chez Marie-Jeanne avec un phono.

A Coimères, chez Dubille, dans le grenier. Roland Dubille a commencé à ce moment-là, sa carrière d'accordéoniste.

A Poncet, dans le séchoir (chez Courrège à St Germain) à " Capdet ".

Au " chapitre "... etc...

Les jeunes du coin, s'y rendaient à pied, en passant par les bois et en groupes. (Albertine Brouch, Jeannot Couthures, Marc Mothes et Arlette Dupuy, sa soeur, Louise Duchamps...)

Lors des descentes de gendarmes, les danseurs s'éparpillaient puis revenaient.

" Un dimanche après-midi, au Chapitre chez Dullin, les danseurs n'avaient pas eu le temps de s'esquiver avant l'arrivée des gendarmes. Contre la promesse de ne pas recommencer, ils ont été quitte... Mais ils sont revenus le dimanche suivant " (Albertine Brouch).

EPILOGUE

Le 8 Mai 1945 :

Le téléphone a sonné longuement chez Mercier Capdegelle : c'était l'annonce de la fin de la guerre. Les cloches se sont mises à sonner à toute volée.

La vie a repris son cours, petit à petit pour ceux qui en avaient réchappé, laissant parfois des blessures difficiles à guérir.

Les soldats prisonniers sont revenus, après 5 ans loin de leur pays. Ils étaient en plus ou moins bonne santé physique et morale. Ils avaient souffert.

Pendant leur longue absence, la vie avait continué bon an, mal an, chez eux et sans eux. Les filles de leur âge s'étaient mariées. Il y avait un décalage entre eux et le reste de la population. Il a fallu qu'ils s'en accommodent et le surmontent, tant bien que mal.

André Labrèze est rentré en Mai 1945.
René Labrousche, blessé, n'est revenu chez lui qu'en Juin 1946.

La fête patronale a eu lieu à nouveau le premier dimanche d'Août dans le pré derrière le Monument aux Morts.
Celui-ci a été déplacé du Cimetière où il se trouvait, à l'emplacement actuel, après la guerre. Madame de Sigalas avait fait don de l'emplacement en souvenir de son fils, Henri de Sigalas, mort pour la France en Syrie.

L'électricité est arrivée en novembre 1946 depuis MENAUTON

Ce " travail " réalisé en peu de semaines ne peut pas être un reflet exact de tout ce qui s'est passé (on voudra bien nous pardonner les erreurs d'interprétation et les oublis).

Mais il est possible de l'enrichir à partir des remarques ou des compléments d'information que chacun des lecteurs voudra bien nous faire parvenir s'il le désire.

Ceci est l'oeuvre de nous tous.

LES SURNOMS

Monsieur BOURCIER, communément appelé Le Grand Saucisse, était métayer du château au Magistère.

Henri BIBENS, surnommé le Pélut, habitait au bourg à Brouqueyran.

Le Cujoun était un autre BIBENS.

Le Pèbe, marchand de bestiaux avait pour véritable nom DESPET.

Robert LACAMPAGNE portait le diminutif de Robichon et habitait au bourg.

Sesel Darniche s'appelle en réalité BELLOC.

A Gajolle, un autre BELLOC est surnommé Jésus.

Ulysse de Gadichot, seul est resté le surnom a un nom moins poétique : CAZEMAJOU.

Monsieur DULUC qui jouait du fifre était surtout connu sous le nom de PINOCHE.

LES LIEUX-DITS

à Brouqueyran :

Le Magtière : au dessus du lac, près de chez Latrille (actuellement)

Plantade : ancienne maison située chez Monsieur Saphore, à l'endroit où la palombière est installée et près d'une source.

Au Comte : habité actuellement par la famille Dubouilh.

Carpet : habité actuellement par la famille Walter.

Bourdon : en dessous du château et vers le lac.

Cadichot : habité actuellement par la famille Turani.

à Coimères :

Péréou : sur la route menant à l'hippodrome, vers la route de Langon-Bazas.

Chez Dubille : lieu-dit Giresse, habité actuellement par la famille Delphin Lamarque.

à Cazats :

La Gra ouillère, en arrivant à Bazas, près de l'ancienne voie ferrée.

La Mongie : quartier de Cazats, près de Brouqueyran vers Carpet.

Capdet : à côté de Carpet, à la Mongie.

Laborde : maison en fin de route de la Mongie.

à Poussignac :

Quartier de Bazas (ancienne paroisse) situé de part et d'autre de la route Auros-Bazas, aux limites de Brouqueyran.

Le Matelot : entre le terrain d'aviation et la décharge.

GUICHAURET, sur la gauche depuis Brouqueyran, en haut de la côte.
Les Jourdan habitent une maison sur ce lieu-dit.

à Saint-Germain :

Gajolle : propriété de la famille Belloc (Jésus)

à Berthez :

Tanic : maison située en haut de la côte menant à Berthez, au dessus de la route Auros-Bazas.

à Auros :

Mussac : propriété de la famille Seret.

à Gans :

Menauton : maison détruite située sur la route surplombant le Beuve, avant celle maintenant habitée par la famille Mussotte.

à Lados :

Le Castera : propriété de la famille Macé.

LES PARCOURS MILITAIRES DE QUELQUES JEUNES
HOMMES DE L'EPOQUE

LOUIS DESPUJOLS

Il habitait à "France" avec ses parents, il était né en 1911.
Il a été mobilisé comme tous les autres, et fait prisonnier.

Il a essayé de s'évader d'Allemagne 3 fois. Il a été repris à CHATEAU-SALINS dans la Meuse par les chiens allemands.

Il a été placé dans un camp où les conditions de vie devaient être très difficiles puisqu'il a été rapatrié sur l'Hôpital complémentaire, caserne Goeffre à Perpignan.
"C'était un véritable squelette" dit sa soeur, Mme Labrèze, coiffeuse à Auros.

Ensuite, il a été transporté à l'Hôpital Purpan à TOULOUSE, où elle allait lui rendre visite.

Ayant trop souffert des privations et après trois ans de traitement et de soins, il est décédé le 30 avril 1944, dans un petit hôpital de la ville, Purpan ayant été évacué à cause des bombardements.

Son frère cadet, René, de la classe 1942 est parti en Allemagne avec les S.T.O : Services de Travail Obligatoire. Il n'a pas osé se cacher de peur que les Allemands n'effectuent des représailles sur sa famille ou ses frères prisonniers.

Robert GARBAY

Les renseignements le concernant ont été recueillis auprès de sa veuve, Elizabeth Garbay.

Il était né en 1913.

Ils s'étaient mariés en 1936.

Ils habitaient au "Comte" avec la mère et la grand-mère de son mari. La soeur de celui-ci habitait à la "Grange" avec son mari, Mr Duleau.

Le jour de la mobilisation, les hommes dépiquaient les blés. Robert Garbay est parti le lendemain, pour Rochefort où son unité de tirailleurs a été regroupée.

Il est venu en permission et reparti le 15 mai 1940.
Puis ce fut l'offensive et puis la défaite et l'armistice.

La liste des soldats prisonniers était affichée à Auros. Sa soeur a lu son nom mais n'a pas vérifié celui du régiment.

Par ailleurs, un autre Robert Garbay avait été employé comme journalier dans une ferme voisine et connaissait bien les gens du village. Il habitait, à cette époque, à Sainte-Croix-du-Mont.

Pourtant Mme Garbay a reçu des effets personnels de son mari, notamment un dentier, des lettres, un stylo et son portefeuille qu'elle garde encore. Elle est tombée malade et est restée immobilisée dans le plâtre pendant un an.

Avec le recul, elle pense qu'elle aurait dû demander au Docteur Casteigt qui la soignait, de l'aider à faire des recherches précises. En effet, celui-ci avait été affecté au début de la guerre, comme médecin, dans le même régiment que son mari.

Après quelques correspondances, l'administration lui a fait parvenir les coordonnées d'un Robert Garbay, prisonnier en Allemagne.
Les lettres de ce soldats étaient d'abord ouvertes par la soeur de Mr Garbay qui les remettait ensuite à son épouse.
L'écriture ressemblait à s'y méprendre à celle de son mari. Elle lui envoie des colis, nécessitant beaucoup de privation de sa part. Pour lui envoyer du sucre, elle se contentait de saccharine.

Cette correspondance a duré vraisemblablement deux ans.

Puis à Bazas, est arrivée la liste officielle des soldats tués.
Et Mme Garbay a appris que son mari Robert Garbay, reparti le 15 mai 1940, est décédé le 18 avril 1940, tué d'une balle en plein front alors qu'il allait porté un pli à un gradé, dans le Pas-de-Calais.

Le corps a été restitué et déposé à la mairie après 1945, et enterré à Brouqueyran aux côtés de son père et de sa grand-mère.

RENE LACAMPAGNE

Il était né en 1911.

Il s'était marié en 1938.

Il a été mobilisé en septembre 1939.

Le 16 mai 1940, son unité prend part au combat (avec celle de René Labrousche), près d'Amiens.

Il est grièvement blessé et est porté disparu.

Parti à la guerre en même temps que son frère, Roger; ils avaient demandé à être dans le même régiment. Celui-ci, faisant office de brancardier a été prévenu par des camarades de combat de son frère.

La famille, etant sans nouvelle, a demandé à la Croix Rouge, par l'intermédiaire de Madame de Pontac, d'entreprendre les recherches.

La famille de son épouse, Paulette, avait reçu des réfugiés venant du Nord. Ceux-ci, revenus chez eux, l'ont accueillie et aidée à rechercher son mari. Mais il était décédé le 6 juin 1940.

Elle a, tout de même, retrouvé la tombe de son époux qui repose dès lors à Brouqueyran.

HENRI DE SIGALAS

"Il est né le 20 janvier 1912.

Ayant fait de brillantes études, il entre à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr à l'âge de 19 ans.

Sorti dans la cavalerie, à la suite d'une année de perfectionnement à SAUMUR, il est envoyé en garnison à LYON, au 9ème régiment des cuirassiers.

Montant très bien à cheval, il est désigné pour préparer le concours international des jeux olympiques quand la guerre éclate.

Sur le front de l'Est, à partir de janvier 1940, il fait parti d'un groupe de reconnaissance GR 94, il se distingue par son courage et recueille deux belles citations.

En mai 1940, après s'être battu, il embarque à DUNKERQUE, rejoint l'ANGLETERRE, d'où il revient par ses propres moyens, afin de rejoindre son unité.

Il se bat avec celle-ci jusqu'à l'armistice qui le trouve avec son régiment en DORDOGNE.

Après quelques mois à MONTPELLIER, il part pour la SYRIE. Au moment des hostilités, il reste fidèle à sa "parole donnée" et prend le commandement d'une compagnie de Méharistes, dans le désert.

Il est tué à l'attaque de NEBECK le 30 juin 1941.

Il repose dans un cimetière militaire à DMEIR au milieu de ses camarades et de ses hommes. A titre posthume, il reçoit la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. Comme l'écrit Alfred de Vigny : "la parole donnée est écrite par les hommes d'armes, avec son sang, dans la poussière".

HENRI BIBENS

Il est arrivé à Brouqueyran en octobre ou novembre 1940. Il s'était marié en 1935 et André Bibens est né en 1938.

Henri Bibens dit "Pellut" était né en 1910, il avait 29 ans en 1939.

Il a été mobilisé le 1er septembre 1939. Il s'est trouvé dans la zone de combat des Flandres du 10 mars au 4 juin 1940.

Embarqué le 4 juin à DUNKERQUE sous un déluge de feu et de bombardements avec la vision des entrepôts en feu, il disait avoir beaucoup prié sur le bateau qui l'a déposé en Angleterre.

Il a été débarqué en France "libre" le 6 juin 1940.

Il a été démobilisé le 17 juillet 1940.

RENE FERRRAND

Il était né en 1916.

"Parti avec le régiment à la mobilisation dans l'Est comme dépanneur. En novembre 1939, déplacé dans le Nord ou le Pas-de-Calais jusqu'en 1940.

Le 11 mai 1940, départ pour la BELGIQUE et la HOLLANDE. Retour en FRANCE, LILLE, MALO-PLAGE; embarquement à DUNKERQUE (la grande jetée), la nuit du 1er au 2 juin 1940.

Débarquement à RAMSGATE le lendemain, ils sont dirigés sur SOUTHAMPTON le jour même.

Embarqués à SOUTHAMPTON le 4 ou le 5 juin, ils sont débarqués à CHERBOURG le 5 ou le 6 juin.

Fait prisonnier le 19 juin 1940 et dirigé sur ALENCON. Volontaire pour travailler dans une ferme à IGE (Orne) à partir du 17 juillet.

Evadé le 13 septembre 1940, à travers les champs présenté au poste frontière français de CIGOGNE (Loir-et-Cher) le 20 septembre 1940.

Démobilisé au CD de BOURGANEUF le 23 septembre 1940.

Parti d'IGE (Orne) avec un camarade de la Creuse, à travers bois et champs en direction d'un point le plus rapproché de la ligne de démarcation.

Nous marchions mangeant, couchant et se renseignant dans les fermes écartées.

Passage de la Loire entre Tours et Amboise en barque par un brave pêcheur. Le Cher fut passé également en barque par un passeur qui nous donna les dernières indications pour la passage de la ligne de démarcation proche.

Alertés à proximité de celle-ci par un brave facteur aux mots de : "les gars, vous êtes en zone libre".

Nous nous sommes présentés au poste français qui nous herbergea.

Le lendemain, dirigés sur le CD de LOCHES qui ne put nous démobiliser car s'était un dimanche.

Arrivés à CHATEAURoux, descente dans un grand café en groupe : accueil plutôt froid des consommateurs et gardés à vue par le garçon, sans doute en cas de fuite sans payer. Un civil se détache et nous conseille de nous camoufler, les Allemands étaient soi-disant venus cueillir des évadés quelques jours avant.

Retour à la gare avec mon copain creusois qui décide de rejoindre BOURGANEUF, son pays, le plutôt possible.

Départ par le train en direction de Limoges. Descente à Saint Sulpice-Laurière. Redépart sur GUERET. Arrêt à VIEILLEVILLE d'où nous gagnons BOURGANEUF où nous sommes démobilisés."

ANDRE LABREZE

Il était né en 1915.

Revenu du régiment effectué à TOURS en mars 1939, il a été rappelé à la fin du mois d'août ou au début septembre 1939.

Assez rapidement son unité est montée dans les Vosges pour renforcer la Ligne Maginot.

Il a été fait prisonnier à SAINT-DIE le 22 juin 1940.

Les soldats français, en marche forcée, ont été rassemblés à STRASBOURG. Les Allemands ont été submergés par le flot des prisonniers, ce qui peut expliquer les conditions de vie très dures qu'ils subissent. Ils connaissaient la faim et la soif, ils couchent dans la paille ou le foin et sont couverts de parasites. Le peu d'eau qu'on leur distribue est très vite bu avant que les gesticulations des camarades assoiffés ne renversent l'écuelle.

Les soldats juifs sont affublés de pantalons rouges et mis à part. Les autres prisonniers pensent qu'ils auront droit à un meilleur traitement.

Les prisonniers prennent la direction de l'Allemagne et sont dispersés.

Il est affecté dans une ferme en Forêt-Noire. Chaque soir, les prisonniers du village sont regroupés dans une maison et enfermés sous la surveillance d'un garde. Leurs conditions de vie sont acceptables, les prisonniers sont assez bien traités.

Il a été amené chez un spécialiste pour ses yeux qui ne supportait pas la réverbération du soleil sur la neige et a obtenu une très bonne paire de lunettes noires.

Parfois, les parents allemands se méfiaient de leurs fils soldats, de peur qu'ils ne les dénoncent auprès des autorités pour du beurre ou autres petites entorses à la réquisition.

Mais assez rapidement, il supporte mal l'autorité allemande. Il refuse d'apprendre allemand et il est surnommé "le sale petit français".

Deux ou trois tentatives d'évasion. Deux avaient tourné court rapidement, l'autre avait échoué en France, à la limite de l'Alsace-Lorraine, annexée par les Allemands, et le rest de la France.

Plusieurs séjours dans des camps de discipline ou en forteresse. Là, il y avait séjourné au moins 9 jours. La maigre soupe était servie tous les trois jours. Quand il est arrivé, elle venait d'être servie; quand il est parti, elle n'avait pas encore été servie. Donc en 9 jours, il avait eu une fois la soupe. Beaucoup de prisonniers descendus des étages pour une promenade n'avaient pas la force de remonter.

Lors d'un séjour en camp, il a participé activement à l'évasion d'un grand nombre de ses camarades d'infortune (1 sur 3).

En creusant un tunnel sous les baraquements, les prisonniers étaient tombés sur un point de jonction de canalisation d'égouts qui les faisaient sortir en rase campagne.

Parce qu'il était de petite taille, il avait amené toutes les musettes de ceux qui allaient s'évader.

Les prisonniers étaient choqués par la façon dont les femmes russes et polonaises déportées occupées à déblayer les routes et les voies fermées étaient maltraitées.

Les soldats allemands étaient très stricts entre eux parce qu'ils étaient trop tatillon, peut-être.

Les prisonniers français ont dénoncé injustement un de leur garde en disant qu'il avait demandé des cigarettes. Ses supérieurs l'ont envoyé sur le front russe.

Ce sont les Américains qui ont libéré le village où il travaillait, le 22 avril 1945. Les prisonniers savaient que les alliés arrivaient par les rumeurs et les bombardements lointains (reconnaissance des avions).

Ils ont pris la défense des habitants du village face aux soldats américains qui auraient eu tendance à piller, violer et brûler (c'est la guerre !!)

Il est rentré en France par ses propres moyens. Il a pris un vélo et a roulé vers la France.

Le 8 mai 1945, il passait le Rhin, sur le pont fait de péniches, reliant STRASBOURG à KEHL.

Il pesait 39 kilos quand il est rentré, il a mis des années avant de pouvoir boire du café seul et à retrouver un semblant de sommeil.

Quelques temps après, il a eu beaucoup de difficultés à se faire démobiliser : il n'avait plus son livret militaire et on lui demandait de rendre ses effets militaires !

RENE LABROUCHE

Est né en 1913.

" Début septembre 39,... c'était un samedi, la batteuse était à Brouqueyran... il était 13 heures environ, quand la cloche a sonné.

J'étais marié depuis 3 mois.

Le deuxième jour donc le dimanche , je suis parti à Bordeaux...

Septembre 39, monte la garde à la frontière belge.

Décembre 39, La Sarre, premiers bombardements, premiers blessés, premiers morts.

16 mai 1940, mon unité est transportée d'urgence vers la Somme; Amiens flambe.
C'est l'offensive... trois attaques successives et c'est là que RENE LACAMPAGNE tomba.

Juin 40. La division est transportée sur le canal du Nord pour barrer la route à l'ennemi.
C'est le combat. Tous les régiments sont engagés . On tient mais l'avance ennemi se poursuit.
C'est le décrochage.

MAREUILH-LAMOTTE, le deuxième bataillon du 7ème R.I.C encerclé sera décimé. Ça s'arrête pour moi, j'ai été fait prisonnier, j'étais de ce 2ème bataillon.

Encerclés à midi, il a fallu cesser le combat à 3 heures.

Après nous avoir fait ramasser nos morts et nos blessés, ils nous ont amenés vers l'arrière;
Nous avons constaté leur formidable organisation. C'était le 9 juin 1940.

Après de bien mauvais moments, je me suis retrouvé au Stalag VIII C à SAGAM, Basse Silésie, et enfin dans une ferme à SEHMOGRAU à trois kilomètres de la frontière polonaise.
Nous étions 13 prisonniers répartis dans les fermes et cela pour 5 ans !

Tout de suite la population du village s'est montrée amicale et a cherché à établir le contact.
Mais nous étions trop inquiets sur le sort de nos familles et de notre pays. Nos patrons étaient déçus par notre froideur.

Enfin grâce à la Croix-Rouge, nous avons pu écrire quelques mots chez nous et recevoir les leurs. Le moral est revenu. Cela a mieux marché.

En 1941, nous avons reçu un journal hebdomadaire " L'Echo de Nancy ", qui prônait la collaboration, mais il y avait des nouvelles de France ! Il présentait les maquisards comme des terroristes aidés et encouragés par un général rebelle " De Gaulle ".

1943. Les pertes allemandes sont très lourdes. Pour récupérer nos gardiens réservistes, ils nous proposent de passer travailleurs libres avec comme avantages de ne plus être enfermés le soir, de circuler librement à condition de ne pas s'évader et aussi la possibilité de s'habiller en civil. Nous avons refusé car nous voulions rester sous la protection des accords internationaux de Genève qui leur interdisaient de nous employer dans les usines d'armements. C'était un piège. Certains s'y sont laissés prendre.

Ils ont quand même expédiés nos gardiens. Ce sont les maires qui nous bouclaient. "

Un soir en rentrant du travail, une affiche les attend à la porte du Kommando. Elle les incite à se joindre aux Allemands pour lutter contre le Bolchevisme.
L'affiche est vite déchirée.

" Déjà fin 1944. Nous comprenons que la guerre va passer à SEHMOGRAU. Les civils, tous les dimanches, viennent creuser le long de la frontière avec la Pologne un énorme fossé anti-chars. Dans la semaine, ce sont les femmes déportées russes ou polonaises qui piochent. Les anciens de 14-18 sont remobilisés. Toute une compagnie arrive dans le village.

Début janvier 1945. Et ils sont arrivés ces Russes. C'était un samedi après-midi, début janvier, il faisait très froid.

Il n'y avait pas d'armée. Les Russes n'avaient rien devant eux. Nous avons reçu l'ordre de partir avec nos patrons dans la nuit. Nous nous sommes réunis et avons pesé le pour et le contre. Les Russes : c'était la libération bien que nous ayons une certaine appréhension. Partir avec les patrons comportait un risque. Les Allemands avaient trop besoin de main-d'œuvre pour nous laisser avec nos employeurs. Nous risquions d'être dispersés alors qu'étant ensemble depuis depuis cinq ans, nous voulions rester groupés.

Les gens du village sont partis sans nous. Tôt le matin, un bruit de bottes,...les voilà ! C'était des S.S, l'officier nous donne l'ordre de nous rendre à BERNSTATT pour nous regrouper. Nous avons été dans les fermes, chercher quelques victuailles et lâcher les bêtes. Et nous sommes partis.

A BERNSTATT, nous nous sommes trouvés 7 ou 800 sur les routes verglacées; alors a commencé pour nous le calvaire. Il fallait marcher dans la neige et le froid et rien à manger. Derrière nous, le grondement continu de l'artillerie russe qui nous suivait. Nous avons passé l'ODER de nuit, le pont a sauté peu après.

On nous a parqué dans un camp abandonné au bord du fleuve. Le lendemain matin, les Russes étaient sur l'autre rive et ils ont ouvert le feu sur les Allemands postés sur une colline en face et nous... au milieu. Le soir ça s'est calmé et les gardes nous ont fait évacuer. Les Russes montaient vers le Nord-ouest et nous, obliquant sur le Sud-ouest, nous avons perdu le contact. Par étapes d'une trentaine de kilomètres, nous sommes passés dans les environs de BRESLAU, LEIPZIG, DRESDE, WEIMAR, GOTH A et EISENACH. Cela a duré deux mois et demi. La fatigue, la souffrance et la faim avaient raison de nos nerfs. Nous avions de fréquents coups de gueule avec nos gardiens qui n'étaient pas à la fête non plus. C'est ainsi que j'ai reçu un violent coup de crosse sur une vertèbre qui m'a coupé le souffle sur le moment. Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai commencé à souffrir.

Jamais je ne serais rentré en France sans l'aide de mes copains, qui pourtant eux aussi n'était pas bien costauds. Nous étions squelettiques. Arrivés dans le THURINGE, ils nous ont remis dans les fermes. Nous étions incapable de travailler. Je souffrais de plus en plus et ma marche devenait hésitante.

Heureusement les Américains sont arrivés. C'était la ruée en avant d'une armée colossale. Il n'y avait plus d'armée allemande organisée, donc pas de résistance. Nous n'étions plus prisonniers. En deux étapes, les Américains nous ont amenés par camion jusqu'à FRANCFORT, de là par le train jusqu'à PARIS. Et voilà la FIN ! Ce récit représente 68 mois de ma jeunesse foutus.

Le 8 mai 1945, j'étais sur un lit à l'hôpital BICHAT à PARIS, les deux jambes paralysées.

Une immense joie a mis l'hôpital en liesse. J'étais là depuis le 18 avril au soir, terriblement déçu de n'avoir pu me trainer à Bordeaux.

Depuis Francfort, j'étais couché sur le dos dans un wagon de marchandises. En gare de l'Est à PARIS, une fanfare militaire nous attendait. Il y avait aussi des infirmiers et des brancardiers. Mes camarades ont voulu appeler de l'aide. J'ai refusé, croyant pouvoir marcher aux accents entraînant de la musique. Quelques pas, et je me suis effondré sur le quai. J'ai eu beau protester, supplier pour qu'on me mette dans un train allant sur Bordeaux, ils ont jugé mon état très grave et nécessitant une hospitalisation urgente.

Et voilà, comment je me suis retrouvé bloqué à PARIS, complètement anéanti.

Le 1er mai 1945, ma femme est venue passer quelques jours auprès de moi. Il y avait cinq ans que je ne l'avais pas revue !

Cependant, je n'étais pas au bout de mes peines.

Ce 8 mai 1945, j'avais encore plus d'un an d'hôpital à vivre puisque je suis rentré chez moi à AUROS qu'en juin 1946 et enfin démobilisé le 3 octobre 1946."

ROGER LACAMPAGNE

Il était né en 1903.

Il s'était marié en 1928.

Il est parti en septembre 1939, avec son frère René.

Brancardier, il a été fait prisonnier (très certainement en même temps que René Labrousche); il a été expédié en ALLEMAGNE, en WESTPHALIE.

Il est resté, toutes les années de la guerre, dans la même ferme et avec un gars d'Aillas, dans le même village.

Un des soldats allemands qui venait à Brouqueyran, par la suite, habitait dans les environs de ce village et connaissait la famille qui "l'hébergeait".

Il est revenu au mois de juin 1945, en avion jusqu'à Bordeaux, par le train jusqu'à Langon. Une personne d'Aillas l'a ensuite ramené, en voiture, chez lui.

Après la guerre, il aurait souhaité retourner voir la famille allemande chez qui il avait travaillé.

FERNAND SIMIOL

Il est né en 1920, classe 1940.

Il a été incorporé au dépôt de guerre d'infanterie 171 à AUCH le 8 juin 1940 et est arrivé au corps le dit-jour.

Il a été démobilisé le 15 août 1940 dans le canton d'AUCH mais placé dans la position de requis civil par application du décret du 30.07.40 et affecté au groupement de jeunesse du Gers ce même 15 août 1940. Ainsi il est resté dans les alentours d'Auch pour travailler. Certains de ses camarades participaient aux travaux agricoles, lui a été demandé pour recouvrir les dépendances d'un château.

Il a été rappelé le 14 septembre 1940 et est affecté aux chantiers de la jeunesse n°21. Il a ainsi quitté les environs d'Auch pour se retrouver dans la Loire (à 19 kilomètre de ROANNE). Le chantier consistait à abattre des arbres et à les débiter pour ensuite en faire du charbon.

Il a été libéré le 3 février 1941.

Il a été de nouveau rappelé le 12 mai 1945. Il a passé quelques jours à la caserne Xantrailles à BORDEAUX. Il a été affecté le 25 mai 1945 à la 480° compagnie de garde des prisonniers de guerre de l'axe de SOULAC SUR MER. Mais il a été détaché au camp de prisonniers du Verdon.

Entre février 1941 et mai 1945, ses parents s'étaient installés comme fermier à "Latié". Il a travaillé dans la charpente chez Jules Laurent (père de Monsieur Joseph Laurent). Il allait également à la journée au "comte" chez la famille Garbay, pour les aider à cultiver le tabac, la vigne et à faire les foin.

Il a été démobilisé le 3 novembre 1945.

Remerciements,

à tous ceux qui ont bien voulu nous confier leurs souvenirs, même les plus douloureux.

Madame Josette BELIS
La famille BIBENS
Monsieur et Madame BORDES
Madame Albertine BROUCH
Monsieur Robert CASTANDET
Monsieur Jeannot COUTHURES
Madame COUZINET
Monsieur DARTAILH
Madame Arlette DUPUY (née MOTHES)
La famille FERRAND
Madame Elizabeth GARBAY
Monsieur Olivier LABONNE
La famille LABREZE
Monsieur et Madame LABROUCHE
La famille LACAMPAGNE
La famille de LAMBERT
Monsieur Michel MOTHES
Madame Hugette PICARD
Madame PORTIER
Monsieur Marc SAPHORE
Monsieur Fernand SIMIOL.